

Yves Navarre

## Une lecture de Giono<sup>1</sup>

Titre : Une lecture de Giono. Texte : Il est soif<sup>2</sup> de penser que Jean Giono pas à pas, comme le temps passe, petit à petit, est aimé pour ce qu'il est. Il y a du présent et de l'indicatif dans tout ce qu'il a écrit, dans tout ce qu'il écrit encore : il suffit de le lire, mais (comme le « mais » est chagrin, accent grave de tous les discours parisiens) ne nous sommes-nous pas trop habitués à bouder ce qui a l'air simple et naturel ? Une nature est là, dans son écriture. Celle d'abord d'un homme de stature, de racines et de rocailles, sentiers, restanques et tout conduit au ciel de la page, un ciel différent à chaque page, unité de lieu violent emploi du temps : le ciel observe. « Le vent hurle derrière les nuages. » *Regain*.

Il ne s'agit pas, ici, de déterrer une hache de paix. Mais (encore ce « mais ») de bien donner une fois pour toutes à Giono ce qu'il nous donne et que nous n'avons pas toujours su recevoir, lectures prismatiques, prismes d'idées préconçues. Giono n'est ni un « régionaliste » ni un « rude » ni un « simple » et encore moins un « pittoresque ». La liste serait longue : tant de ces idées-là, dictées par on ne sait quelle peur de ne pas être à la page, n'ont jamais pu rider le moindre mot, la moindre phrase de l'auteur, et les romans de Giono sont des vifs, vivaces, robustes. Son langage coule, pur, « ... on traverse à gué des torrents d'une eau couleur d'herbe et luisants comme de l'huile ». *Regain*.

Non, ce ne sera pas une fleur par-ci une ronce par-là, les premières pages de *Regain* puis le tour joué : tout est beau, dans Giono. Et si malentendu (aimable) il y a encore, c'est que cette beauté-là est un danger. Elle est suspecte, parce qu'elle parle. Elle parle des ombres portées, ombres solaires et ombres lunaires, des humains, en un lieu, une terre, une terre sans cesse à l'appel de son origine, toujours captée par le poète au plus caractériel de son climat. « La bourrasque s'éloignait. Il pleuvait dru mais tout bonnement. Le tonnerre abattait encore quelques quilles dans les vallées, loin. » *L'Iris de Suse*. Avant de dire les hommes, Giono dit d'abord la terre qu'ils foulent et la lumière qui les frappe. La description n'est pas là pour faire joli. Elle parle. Elle est le discours de la personne principale de tous ses textes. Les personnages, eux, campés au double sens où ils sont des champs tout autant que du camp où une naissance les concentre, ne s'affronteront que pour tenir avec l'accent, et le goût à la fois souverain et meurtrier de la relation, des discours sans cycles, sans saisons, heurtés, toujours ces peines rivales et perdues, discours sourds des humains que seule l'idée de mort (l'idée seulement) tient debout. Giono écrivait quelques jours avant sa mort, il y a dix ans, et ces ans ne sont rien en regard du temps en soi de ses textes, « si la mort n'existait pas, le monde s'effondrerait ». Dernière lettre du 8 octobre 1970. Alors ?

Alors, Giono est tout seul. Il ne sera jamais présenté comme un maître à penser, ni même comme un maître à écrire : il y a ce tout de brut en lui que jamais aucune analyse ne pourra ternir. Trop clair pour ceux qui cultiveront (culture cultivée des laborantins du langage) un hermétisme en vogue ; trop chantant pour ceux des

---

<sup>1</sup> Publié à l'origine dans *Le Matin de Paris*. Ce texte est inséré dans *Biographie*, chapitre 85.

<sup>2</sup> Ainsi dans les deux versions.

poètes qui casseront la boîte à musique et surtout pour ceux qui les copieront ; trop apparemment ancré pour être jugé universel ; trop ordonné pour être estimé révolutionnaire ; et trop heureux d'être maître d'un langage qu'il ne doit qu'à lui-même, Giono, objet de malentendus et de malécoutés, sera toujours sujet, le sujet qui échappe, entraîne dans des lectures, de toujours nouvelles lectures jubilantes. Faut-il le lire en cachette des exégètes pâlichons ? Une jouissance est là toute terreuse dans le moindre mot, fier sens du contour et de la ponctuation. « Les arbres concertent à voix basse. Le chien n'est plus là ; il a dû partir sur la quette<sup>3</sup> de quelque sauvagine. » Voici le Gondran de *Colline*. « Ainsi, autour de lui, sur cette terre, tous ses gestes font souffrir ? Il est donc installé dans la souffrance des plantes et des bêtes ? Il ne peut donc pas couper un arbre sans tuer ? Il tue quand il coupe un arbre. Il tue quand il fauche ... Alors comme ça, il tue tout le temps ? Il vit comme une grosse barrique qui roule, en écrasant tout autour de lui ? »

Il faut lire Giono comme on respire. Aller, venir, et revenir. Ne pas écouter ceux qui le tiennent encore pour homme de caricature. Tout regarde quand il écrit. Le bel écart. Le bel écarté, quel bon compagnon ! Et aux fascismes ordinaires d'une littérature qui n'en finit pas de se poser des questions de structure, fascismes qui passent, repassent (au sens de la repasseuse qui amidonne, pas de plis, faut du lisse) et piétinent, Giono propose plus qu'il n'oppose un lyrisme qui passe, lui aussi, eau vive. « Tous les oiseaux se taisaient, se perchaient en grappes sur les petits perchoirs de bois et restaient là, ébouriffés et peureux et on voyait trembler le bord transparent de leurs plumes. - Ecoute. Le rossignol pleurait tout doucement pour lui-même. Une petite voix grêle qui avait la couleur grise et rouge de la douleur. - Ecoute, il désire. » *Jean le Bleu*, page 62. « J'en veux à celui qui dictait », page 323. Oui, il faut noter les pages car c'est dans ce territoire-là, et au vécu des lignes, et des ciels que ces lignes cisailent que l'on peut découvrir la juste mesure de cet auteur : un compagnon toujours en devance. « La peur donne des ailes et de l'esprit. Le jour noircit. La stupeur ne suffit plus ; il faut chanceler, s'abattre où qu'on soit : à table, dans la rue, dans l'amour, dans la haine et s'occuper des choses beaucoup plus intimes, personnelles et passionnantes. » *Le Hussard sur le toit*, page 380. Chaque détail révèle et invite.

Giono, aussi, avait ceci d'enraciné et d'attentif qu'il se sentait qui sait, qui oserait l'affirmer, « étranger » à cette terre qu'il tranche à chaque phrase. Giono, attentif à Dominici, un « étranger » lui aussi, et se posant la question des aveux du « vieux », du langage du « vieux ». Alors, il est peut-être temps d'oublier toutes les images d'inattention qui nous ont fait aimer Giono pas très exactement pour ce qu'il est. Il est trop facile de ne retenir que la verve quand il s'agit de sève. L'abandon est affaire de modestie. Le comportement du lecteur ne devrait plus souffrir factivement de ces préjugés qui ne guinderont jamais une écriture qui a autant d'allant que d'allure. Pourquoi avons-nous si fort appris à bouder ce qui est bon et savoureux, tranchant et tragique, lumineux, frémissant ? Giono survit à tant de modes mortes d'avance. Il a écrit dans la terre et le roc.

Anecdote qui me fut « contée » aujourd'hui alors que j'achève cet article : Giono rencontre un de ses voisins. Ce voisin lui annonce qu'il a l'intention de faire abattre le gros arbre, trop vieux, malade, planté devant sa maison et qui lui bouche la vue. Et

---

<sup>3</sup> Orthographe à vérifier chez Jean Giono.

Giono d'expliquer à son voisin que cet arbre a le droit de vivre toute sa vie et jusqu'au bout, là où il a grandi. Tant pis pour la vue. Et le voisin garde l'arbre, de plus en plus vieux, de plus en plus malade. Et pas de vue. Vingt ans plus tard, fin de l'histoire « l'arbre est tombé le jour de la mort de Giono ».

Et ultime détail pour une invitation à une « toujours nouvelle lecture » de cet auteur-compagnon : sur son ex-libris figure un arbre, et cette inscription en langue italienne « ho quel che ho donato ». J'ai ce que j'ai donné.